

LA VIE DOULOUREUSE D'IVAN TOURGUÉNEFF

AVEC DES LETTRES INÉDITES DE TOURGUÉNEFF
A SA FILLE ET A SA PETITE-FILLE

I

Tourguéneff demeure, avec Tolstoï et Dostoïevsky, un des trois grands écrivains russes les plus connus et les plus populaires. Mais, chose curieuse, tandis que la vie intime de Tolstoï et de Dostoïevsky est étalée devant le public dans tous ses détails, grâce aux souvenirs, correspondances et même livres de polémique des personnes souvent les plus proches d'eux (1), la vie de Tourguéneff, fixé en France pour les dernières vingt années de sa vie est presque totalement inconnue du public français. En revanche, en Russie, toute une littérature est en train d'éclorre sur la vie de Tourguéneff, sa vie en France, en Allemagne, en Italie, sur ses amitiés françaises, sur l'histoire de l'amour Tourguéneff-Viardot, etc., etc. Toute cette littérature est presque totalement inconnue des lecteurs français qui en son réduits — en fait de biographie et de vie de Tourguéneff en France — au recueil anecdotique souvent plus que fantaisiste de Mme Louise Herritte-Viardot, qui, à l'époque de son apparition, a provoqué un étonnement douloureux chez les « tourguénévis-tes » érudits et informés. Je ne parle pas des factums des-

(1) En juillet-août 1931, la fille de Tolstoï, Alexandra, publiait, dans les *Dernières Nouvelles*, ses *Souvenirs* sur sa famille et leurs hôtes à Iasnaïa-Poliana. ! « Les membres de la famille, frères et sœur d'Alexandra, viennent de protester contre ces *Souvenirs*, — « réquisitoire moral » contre leur mère, disent-ils.

tinés à faire du bruit autour des noms de Tourguéneff, Alphonse Daudet, etc.

Heureusement, les travaux de M. E. Haumant, de M. A. Mazon et de quelques autres érudits et historiens français, dont en dernier lieu le remarquable essai d'André Maurois, commencent à... redresser la situation. Les archives de Tourguéneff, restées entre les mains de quelques descendants de la famille Viardot (2), commencent seulement (continueront-elles?...) à livrer leurs secrets à la sagacité de M. Mazon. Et il faut espérer que nous apprendrons un jour, en plus de ses découvertes purement littéraires (telles que les poésies en prose inédites et publiées dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1929 et les *Débats* du 11 janvier 1930), des détails de la vie de Tourguéneff, qui nous restitueront enfin la vraie figure du grand écrivain russe intimement lié au monde des lettres françaises et de ses grandes figures du siècle dernier.

C'est aussi dans ce dessein précis — de rétablir la vérité sur ce qui concerne l'expatriation et la vie de Tourguéneff en France — que j'ai entrepris l'étude de la biographie, des relations et des liens de famille d'Ivan Serguéïevitch Tourguéneff.

J'ai eu la chance, au cours de ces études, de lire la correspondance adressée par le grand écrivain à feu sa fille Pauline Tourguéneff-Bruère et à sa petite-fille Jeanne Tourguéneff. Mlle J. Tourguéneff, qui garde un culte sacré pour son grand-père, a bien voulu m'autoriser à publier celles des lettres reçues par sa mère et par elle-même qui peuvent servir à mieux connaître le célèbre auteur des *Récits d'un Chasseur* et de tant d'autres chefs-d'œuvre. C'est avec une vive reconnaissance pour Mlle J. Tourguéneff (3), musicienne et lettrée de race,

(2) On ne sait jusqu'à présent ce qu'il en subsiste.

(3) Tourguéneff voulait appeler sa petite-fille et filleule *Ivane*, mais le curé du village de Saint-Jean-Froidmentel (dont dépend Rougement) où

que je sou mets à mes lecteurs quelques-unes de ces lettres dans leur texte original français qui nous présentent un Tourguéneff inconnu : *Tourguéneff, père et grand-père*, ainsi que les deux drames de sa vie dont la trame est toujours la même : son amour pour Pauline Viardot.

§

Ivan Serguéïevitch Tourguéneff eut, à l'âge de vingt-quatre ans, une fille Pélagie (4) (née le 26 avril 1842), de la couturière de sa mère, Avdotia Ivanova (5). Mme Tourguéneff mère, on le sait, nature despotique et violente à l'égard des siens, comme envers les serfs, traita toujours durement ses deux fils, Nicolas et Ivan (le futur écrivain), de même que l'enfant de ce dernier, la petite Pélagie, dont le nom fut francisé dans la suite en Pauline (« petite Pauline »). Tourguéneff ne connaissait pas encore Pauline Viardot quand il devint père. Profitant d'un voyage du jeune Ivan à l'étranger, sa mère laissa Avdotia Ivanoff à Moscou et emmena la petite Pélagie dans la maison seigneuriale, à Spasskoié (domaine de Mme Tourguéneff mère). Rentré en 1850 à Spasskoié (après trois années d'absence, de France, où il vivait avec les Viardot) Ivan Serguéïevitch y trouva sa fille persécutée par tout le monde dans la maison seigneuriale. Ses relations « d'amitié amoureuse » avec Pauline Viardot étaient déjà solidement établies; une amitié profonde, d'ailleurs, le liait à toute la famille Viardot (6). Il écrivit donc à Pauline Viardot, en 1850, lui racontant la triste situation dans la quelle se trouvait la pauvre petite Pélagie-Pauline, âgée à cette époque de huit ans. Pauline

elle est née (frontière des départements de Loir-et-Cher et d'Eure-et-Loir) trouva que le nom d'Ivane n'était pas chrétien et l'appela *Jeanne*.

(4) Tourguéneff et tout le monde dans la maison Viardot l'appelaient Pauline.

(5) Eudoxie Ermolaïevna Ivanoff.

(6) Y compris le mari, Louis Viardot, plus âgé que sa femme Pauline de vingt ans.

Viardot offrit spontanément de prendre chez elle et d'élever la petite Pauline Tourguéneff, qui grandit ainsi dans la famille Viardot, recevant l'éducation des autres enfants de cette remarquable famille d'artistes.

Pour la petite Pauline, — écrit Tourguéneff de Spasskoié à Mme Viardot, le 27 juin 1850, — vous savez déjà que je suis décidé à suivre vos ordres, et je ne pense plus qu'aux moyens de faire vite et bien. Je vous écrirai de Moscou et de Pétersbourg jour par jour tout ce que je ferai pour elle. C'est un devoir que je remplis et je le remplis avec bonheur du moment que vous vous y intéressez. *Si dios quiere*, elle sera bientôt à Paris.

Une fois à Paris, dans la famille Viardot, la *petite* Pauline est l'objet de vraies sollicitudes de son père. Et fréquentes sont les questions que ce dernier pose dans ses lettres à la *grande* Pauline : « Que fait la petite Pauline? Est-elle sage? Apprend-elle le français et le piano? »

L'enfant apprenait si bien le français qu'elle oublia complètement le russe..

Les premières années de la vie de la petite Pauline Tourguéneff chez les Viardot, séparée de sa mère — qu'elle n'a jamais connue — du fait de la volonté inexorable de sa grand'mère, et de son père interné dans son domaine de Spasskoié (7), ont été très heureuses. C'est seulement plus tard, froissée par le caractère peu sociable de la fille aînée des Viardot, Louise, et comprenant déjà la nature particulière de l'amitié qui liait son père à Mme Viardot, que la petite Pauline Tourguéneff change peu à peu, elle aussi, de caractère. De fillette heureuse, insouciante, affectueuse, elle devient soupçonneuse, sus-

(7) Pour un article nécrologique (1852) élogieux sur Gogol, considéré comme subversif par la censure de Saint-Pétersbourg. Ce fut grâce au grand-duc héritier, le futur Tsar Alexandre II, que Tourguéneff obtint sa liberté. Mais la guerre de Crimée l'empêcha encore de quitter la Russie pour aller en France rejoindre sa fille et la famille Viardot (en 1856).

ceptible, réservée, traits nouveaux que son père dans ses lettres ne cessera de combattre tant qu'il pourra (surtout lorsqu'elle aura atteint l'âge de raison) (8).

Son père la revit en 1856, après la guerre de Crimée, alors qu'âgée de quatorze ans, elle était à la pension de Mme Harang, où il se rendit, sans la prévenir, à son arrivée à Paris. Elle était au piano. Sentant quelqu'un entrer, Pauline se retourna et reconnut son père... Emotion, accueil d'un père adoré.

§

La correspondance de Tourguéneff avec sa fille avait commencé pendant l'internement et la guerre de Crimée, avant qu'il ait pu quitter librement la Russie. Voici sa première lettre.

Pour Paulinette (9)

Chère Paulinette, ta gentille petite lettre me fait rougir de ne t'avoir pas écrit depuis si longtemps. Ne va pas croire que je t'oublie pour cela, ou que j'aie moins d'affection pour toi; je t'aime véritablement, et tout ce que l'on m'écrit sur ton compte m'attache davantage à toi; mais j'ai eu une foule de préoccupations de tout genre [surtout littéraires — début de la période de ses romans, reprise du fameux *Contemporain*, etc.], ce qui ne m'a pas empêché de penser bien souvent à toi. Te voilà déjà grande fillette, à ce qu'on me dit; je serai bien content de te voir et j'espère bien que nous nous reverrons un jour. Mais tout cela est encore fort incertain. En attendant, conduis-toi bien, travaille, aime surtout tes deux bonnes mamans (9 bis), et ne m'oublie pas. Ne doute jamais de mon affection. Ton oncle Nicolas (10) se porte bien, il est

(8) C'est justement les lettres de Tourguéneff à sa fille de cette période que nous donnons ici.

(9) Les premières lettres de Tourguéneff à sa fille ne portent pas de dates, parce qu'elles étaient incluses dans celles que l'écrivain adressait à Pauline Viardot ou à la famille Viardot. Elles furent écrites de 1852 à 1856, pendant son internement à Spasskoïé.

(9 bis) Mme Pauline Viardot et sa mère, la bonne Mme Garcia, qui avait pris la petite Pauline en grande affection.

(10) Nicolas Tourguéneff, frère d'Ivan.

à Moscou avec sa femme (11). Je prie Mme Viardot de m'envoyer ton dagueréotype, dis-lui de le faire, si c'est possible. Adieu, chère petite, porte-toi bien, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

A cette époque, les relations d'Ivan Tourguéneff et de Pauline Viardot, séparés l'un de l'autre par des milliers de kilomètres, étaient excellentes. On le voit, d'ailleurs, par cette lettre à la *petite* Pauline, ainsi que par les lettres de Tourguéneff de l'époque à Mme Viardot, pleines d'affection, de tendresse, d'amour — à en juger même par celles que Mme Viardot a confiées, après la mort de Tourguéneff, à M. Halpérine-Kaminsky (publiées chez Eug. Fasquelle) (12). Les débuts et les fins de certaines de ces lettres ne laissent aucun doute sur les relations intimes de Tourguéneff et de Mme Viardot (en 1843-5) en Russie et surtout (en 1847-50) à l'étranger (Allemagne, Angleterre, où elle chantait) et définitivement en France (Paris, Courtavenel); en 1845, il alla dans le courant de l'été à l'étranger exprès pour la voir à Paris et à Courtavenel, où leur « roman » fut consacré, à en juger par les lettres de Tourguéneff à Mme Viardot. Cette correspondance n'alla pas toute seule, comme le dit Tourguéneff lui-même dans sa lettre du 8 novembre 1846, dans laquelle nous lisons entre

(11) Anna Iakovlevna, née Schwarz, Allemande de Riga, femme de chambre de la mère de Tourguéneff. Nicolas l'avait épousée contre la volonté de sa mère, la terrible Varvara Petrovna, en même temps qu'Ivan restait chez la « maudite bohémienne » (Mme Viardot) : la mère coupa alors les vivres à ses fils (1848-50). Sa mort leur rendit à tous deux leur fortune.

(12) Tourguéneff avait fait la connaissance de Pauline Viardot en 1843, à Saint-Pétersbourg, pendant la tournée de la grande cantatrice. Ce fut le coup de foudre — pour la vie! Habitué de sa maison, fidèle admirateur de Pauline, jaloux des admirateurs qui l'entouraient pendant les trois *Saisons russes* de Mme Viardot à Saint-Pétersbourg, Tourguéneff la suit en 1847 à l'étranger où souvent il est seul avec elle, à Berlin, à Dresde, à Courtavenel, Annenkoff raconte dans ses *Souvenirs* la scène de la rencontre de Belinsky avec Pauline Viardot, à laquelle Tourguéneff avait présenté le grand critique; elle ne laisse aucun doute sur la nature des relations de Pauline et d'Ivan.

autres choses : « J'adresse cette lettre à votre nom, parce que je ne sais si votre mari se trouve aussi à Berlin » : on dirait que ses lettres passaient auparavant par le contrôle du mari... A partir de cette lettre la correspondance s'établit définitivement.

[*Que sont devenues les lettres de cette correspondance non publiées? Que sont devenues les lettres de Pauline Tourguéneff (et de la petite Jeanne, sa fille) à son père? C'est le secret des héritiers de Mme Viardot.*]

Dans sa lettre du 19 octobre 1847 Tourguéneff parle des « lettres exquises » de Mme Viardot. C'est un premier démenti formel à l'affirmation de Mme Louise Héritte-Viardot (fille aînée des Viardot) qui dans ses *Souvenirs (Une famille de grands Musiciens. Mémoires de Louise Héritte-Viardot)*, recueillis par Louis Héritte de la Tour (13) prétend que les lettres de Tourguéneff à Pauline Viardot ne furent qu'un « monologue » sans réplique. Nous en verrons bien d'autres plus probants.

Ici nous sommes obligé d'expliquer le rôle de cette fille aînée des Viardot — ou plutôt celui de son livre — dans les légendes créées autour des relations de Pauline et d'Ivan concernant « l'amitié amoureuse » de nos héros. Sans cette explication, il serait difficile aux lecteurs de ces pages d'envisager toutes les faces du drame *Tourguéneff et sa fille*, comme il a été difficile au public français, jusqu'à ce jour, de se rendre un compte exact des relations véritables entre Ivan Tourguéneff et Pauline Viardot.

§

Louise se croyait être moins aimée... et s'en vengea cruellement dans son livre de *Souvenirs* où elle affirme que Tourguéneff (et sa fille) vivaient chez les Viardot à leurs frais sans rien payer! Cette légende — que Tourguéneff aurait habité chez les Viardot (Mme Louise-

(13) 6^e édition, Librairie Stock.

Héritte-Viardot dit : « chez nous (14) ») *durant trente(!) années*, sans avoir jamais déboursé un centime — resta accrochée à la mémoire de Tourguéneff... en France ! Les allégations de pure fantaisie de Mme Héritte, bien que relevées déjà en Allemagne (v. l'article de M. Zabel dans la *Frankfurter Zeitung* du 31 janvier 1907 et les *lettres de Tourguéneff*, éditées par le docteur Ruhe), alimentent beaucoup de tourguénévistes français et induisent en erreur les biographes français modernes. Il est temps de rétablir la vérité.

D'abord Tourguéneff payait aux Viardot la pension de sa fille. Ses lettres à Mme et à M. Viardot (publiées à Paris, Eugène Fasquelle) et à sa fille (v. ci-après) le prouvent surabondamment. Citons celle-ci à Mme Viardot (de Spasskoïé *pendant son internement*) du 20 février 1853 :

L'argent que je dois à votre mari (150 roubles pour le fusil, 400 pour la pension de Pauline jusqu'au 1^{er} mars 1854, et 35 roubles qu'il avait dépensés en plus de ce que je lui ai envoyé, en tout, 585 roubles d'argent) [entre 1.500 et 2.000 à l'époque] sera chez moi dans trois jours; je vous l'enverrai mardi prochain, c'est-à-dire le 24 février, et vous l'aurez, à Pétersbourg avant votre départ pour Moscou.

Mme Viardot, en tournée, était à ce moment seule à Pétersbourg; M. Viardot, tombé malade, avait été obligé de rentrer en France; c'est pendant cette tournée que Tourguéneff vint avec un faux passeport, de Spasskoïé, où il était interné, pour voir et entendre sa bien-aimée. Louise Héritte prend les quelques mois pendant lesquels Tourguéneff est resté sans recevoir d'argent de sa mère — qui se vengeait ainsi d'avoir été abandonnée par Ivan pour cette « bohémienne », comme elle appelait Mme Viardot, — et les change en « *trente ans* ». Toute la vie commune des Viardot et de Tourguéneff ne dé-

(14) *Une Famille de Grands Musiciens*, p. 133 et suiv.

passa pas, hélas! la durée de *vingt ans* du fait de la mort prématurée de l'écrivain. Et, excepté les quelques mois de Courtavenel, Tourguéneff réglait largement aux Viardot aussi bien que la pension de sa fille la sienne propre. A Bade, au début des années 1860, il se fait construire une villa (à côté de celle des Viardot) *avec une salle de théâtre* pour les spectacles qu'y donnait Mme Viardot (avec ses élèves), pendant les années 1866-70. Mais, à Paris et à Bougival, les dernières dix années de leur vie commune, il subvenait largement aux frais du ménage. Les témoignages des meilleurs des tourguénévistes russes (Stassoulévitch directeur du *Messenger de l'Europe*, dans le n° 3 de sa revue en 1907, avant la mort de Mme Viardot; Goutiar, *Messenger de l'Europe*, n° 8, 1908, et autres) le prouvent, faits et chiffres en mains.

Tourguéneff écrit le 17-29 juin 1868 de Spasskoïé à Pauline Viardot :

Les marchands de Mzensk sont venus pour acheter du bois qui m'appartient ici; si l'affaire s'arrange, je recevrai de 4.000 à 4.500 roubles : avec les 4.000 que j'ai déjà, cela fera une somme assez rondelette [près de 25.000 francs-or]; je pourrai donc commencer à mettre de côté pour la dot de Didie [Claudie, seconde fille des Viardot que Tourguéneff adorait].

Le 19 juillet il écrit que « l'affaire est faite à des conditions encore plus avantageuses (6.000 roubles au lieu de 4.500) », et le 13-25 mars 1871 (sa « petite » Pauline était déjà mariée et n'avait pas encore besoin de son aide, comme plus tard, ainsi que nous le verrons), il écrit de Moscou à Pauline Viardot :

J'ai acheté pour 17.500 francs d'actions des chemins de fer russes pour compléter la dot de Didie : elle possède donc à présent près de 80.000 francs.

Dans ses lettres du même été nous trouvons des indi-

cations d'envois par Tourguéneff à Louis Viardot de sommes d'argent pour sa part des frais de la vie commune. Les faits, communiqués par M. Grevs dans sa remarquable *Histoire d'un Amour*, après les témoignages que je viens de citer, sont irréfutables...

Comment alors les « héritiers » heureux de Tourguéneff ont-ils laissé les allégations et les « suppositions » de Mme Louise Héritte-Viardot et de son fils sans... répliquer? Nous nous le demandons avec ceux qui connaissent bien la vie de Tourguéneff. D'ailleurs Ivan Serguéïevitch avait répondu à l'avance à toutes les inventions fantaisistes qui ont alimenté la légende mise en circulation — dans quel intérêt?... Tourguéneff écrivait à M. Stassoulévitch de Paris, le 14-26 avril 1882 :

...Il y a trois semaines, j'ai eu une attaque d'angine de poitrine... Je me suis adressé à Charcot qui m'a fait cette réponse peu consolante : « La médecine est à peu près impuissante contre cette maladie; il faut attendre, attendre des semaines, des mois et même des années. » Vous pouvez donc en conclure que mon voyage en Russie est tombé à l'eau. Mais — qui plus est — cette maladie peut durer, mais peut aussi finir en cinq minutes, et le sujet part alors dans les régions célestes. C'est cette affaire qui m'oblige de m'adresser à l'aimable G. O. Ginsburg (15) avec la demande suivante. Dans son comptoir se trouvent déposées mes obligations (de Kharkoff) pour 40.000 roubles; je le prie de me les transférer ici avec toute la sûreté possible et je les remettrai personnellement aux Viardot qui en payeront régulièrement les intérêts à ma fille, à laquelle par ma bêtise et du fait de la loi française ne reste plus un seul liard. Vous comprendrez combien cette affaire me tient à cœur — l'aimable Ginsburg le comprendra aussi...

Et dans la lettre suivante, du 10-22 mai 1882, au même, il écrit à propos de la vente du droit d'éditer ses œuvres :

(15) Banquier russe connu.

Editer à mes propres frais serait peut-être plus avantageux, — mais il faut en attendant manger (ou plutôt donner à manger à ma fille et à ses enfants (16); je n'ai d'autre argent que celui que Ginsburg transfère et je n'en prévois pas de sitôt...

Il vendit le droit d'éditer ses œuvres, déposa l'argent au nom de Viardot et c'est Mme Viardot qui resta *sa seule héritière*...

Les lecteurs, nous l'espérons, sont suffisamment édifiés sur l'affirmation fantaisiste que « Tourguéneff et sa fille vivaient aux dépens des Viardot » et « l'idée ne lui vint même pas de reconnaître les soins » etc... « en nous léguant quelques bribes de sa fortune »... Voilà comment on écrit l'histoire!

Quant aux autres affirmations non moins fantaisistes — dont celle que « jamais » entre Tourguéneff et Pauline Viardot « *il n'a été, à aucun moment, question d'amour* » — elles entrent dans le cadre de notre sujet et seront éclaircies au cours de notre publication, ainsi que celles concernant son attitude envers sa fille Pauline. Citons simplement, très sommairement d'ailleurs, quelques déclarations de Tourguéneff lui-même sur son amour pour sa fille, ce qui, du reste, le caractérise précisément *comme père* — amour que d'autres plaisants aussi ont essayé de nier, comme ils essayèrent, après sa mort, de contester à la petite Pauline le droit de porter le nom de Tourguéneff... Heureusement Tourguéneff avait prévu ces tentatives et, comme nous le verrons dans ses lettres à sa fille, il avait pris toutes les mesures morales et légales pour qu'elle portât son nom. Quant à son amour pour sa fille, les lettres en sont une preuve éclatante — naturelle, du reste. Mais cet amour perçait dans toutes ses lettres aux amis et amies les plus intimes. Il écrivait, par exemple, de Spasskoié le 3 octobre 1859, à sa grande

(16) Deux enfants, une fillette, Jeanne, et un garçon, Georges : v. dans la suite.

amie la comtesse Elisabeth Lambert (v. leur *Correspondance*, publiée en Russie) :

Je crois de mon devoir de vous déclarer que j'aime seulement deux êtres au monde plus que vous : l'un, parce que c'est ma fille, l'autre parce que... Vous savez pourquoi?... [Pauline Viardot].

Les lettres à sa fille montrent la profondeur et la constance de l'amour paternel de Tourguéneff. Avant d'écrire à la comtesse Lambert, il écrivait de Paris au comte Léon Tolstoï, le 16 novembre 1856 (17) :

Ce qui me retient ici, ce sont les liens anciens et indissolubles avec une famille et ma fille qui me plaît beaucoup : c'est une charmante jeune fille intelligente; n'était cela, je serais depuis longtemps parti pour Rome pour y joindre Nekrassoff [le poète].

Juste à ce moment survient la *crise* dans les relations d'Ivan Tourguéneff et de Pauline Viardot. Tourguéneff, comme nous le verrons, n'en partira pas moins pour Rome avec son ami, l'écrivain Botkine.

Les lettres de Tourguéneff à sa fille nous révèlent non seulement un Tourguéneff inconnu dans le rôle de père et de grand-père, mais aussi le second drame inconnu dans sa vie, — le conflit avec sa fille bien-aimée qui, elle, l'adorait, mais... s'insurgea finalement contre Mme Viardot et contre son rôle dans la vie de Tourguéneff... Mais n'anticipons pas.

II

Pour Pauline [1885]

Il y a longtemps que je ne t'ai écrit, chère Paulinette; mais il ne faut pas que cela t'afflige; je n'en pense pas moins souvent à toi, et bien souvent encore. Te voilà dans une nou-

(17) Début de la *crise* survenue dans les relations d'Ivan et de Pauline Viardot.

velle pension — je suis sûr que tu y es parfaitement — et j'espère que tu vas travailler à force, que tu seras bien gentille et bien obéissante. Je te parle comme à un enfant et Mme Viardot m'écrit que tu es presque aussi grande qu'elle. [La petite Pauline avait alors treize ans.] Je voudrais bien te voir; je te reconnâtrai tout de même, malgré le changement qui est survenu en toi, depuis cinq ans que je ne t'ai vue. Moi aussi, j'ai vieilli et grisonné, le temps marche vite. Mais quand nous reverrons-nous? Ah! Voilà la question. Je ne puis te répondre que d'une chose : c'est que cela sera fait dès qu'il y aura la moindre possibilité; malheureusement cela ne dépend pas de moi (18). Il faut prendre patience; il faut surtout profiter du temps pour me faire bien plaisir, quand nous nous reverrons. Imagine-toi mon étonnement quand je t'entendrai jouer quelque belle sonate de Beethoven? C'est ça qui sera beau! C'est alors que je t'embrasserai bien fort, bien fort!

Mme Viardot m'écrit souvent que tu as beaucoup d'affection pour moi!... C'est à toi de le prouver. Fais que Mme Harang (19) soit bien contente de toi et tu le seras de moi, je te le promets.

Adieu, mon enfant, porte-toi bien. Je t'embrasse tendrement.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Je suis maintenant à la campagne à Spasskoïé; je retourne pour l'hiver à Pétersbourg (20) et si la paix se fait, j'irai te voir au printemps. Prie Dieu que la paix se fasse.

[Début de 1856.]

Tu me grondes, Paulinette, de ne t'avoir pas écrit — et tu as raison — mes occupations ne sont pas une excuse. Enfin, si cela peut te faire plaisir, je t'embrasse, comme si c'était le jour de l'an. Mais ce qui, j'en suis sûr, te rendra encore plus contente, c'est de savoir que nous nous reverrons (si

(18) C'était pendant la guerre de Crimée.

(19) La directrice de la pension.

(20) Amnistié grâce à l'intervention du grand-duc héritier.

Dieu nous prête vie) (21), vers le milieu du mois d'août. Je ne doute pas le moins du monde que je serai content de toi sous tous les rapports et que Mme Harang n'aura que des bonnes choses à me dire sur ton compte. Tu dois savoir — puisque tu deviens déjà grande, comme tu le dis — qu'il n'y a qu'un bon temps à travailler, c'est le temps quand on est jeune. Travaille donc comme il faut, et puis nous nous amuserons à Courtavenel (22) pendant les vacances. En attendant, je t'embrasse de bon cœur et suis

Ton bien affectionné père

I. TOURGUÉNEFF.

Londres (23), le 4 septembre 1856.

Chère Paulinette,

J'ai reçu ta lettre avec celle de Mlle Berthe [personne de confiance de Mme Viardot], elle m'a fait beaucoup de plaisir et m'en aurait fait davantage s'il y avait eu moins de fautes d'orthographe. Enfin, il faut espérer qu'avec le temps tu n'en feras plus. J'ai eu une très belle traversée et j'ai trouvé Mme et M. Viardot ici — je les ai vus une ou deux fois — maintenant ils sont chez Mme Truemen à Highgate. Dimanche Mme V[iardot] part pour Clochester et M. V[iardot] pour Norfolk où il chassera chez Mme Baring; ils comptent être à Courtavenel vendredi prochain.

Je pars d'ici dimanche de très bonne heure (je vais par Boulogne), dimanche soir je suis à Paris et lundi soir, s'il plaît à Dieu, à Courtavenel. Dis à Mlle Berthe que toutes ses commissions seront remplies. Mme East n'arrivant qu'aujourd'hui, je lui remettrai la lettre aujourd'hui même. Je suis content qu'on ait acheté Dahlia [un chien]: pour son œil, je ne crois pas qu'il faut autre chose que de l'eau de plomb.

(21) Tourguéneff employait toujours cette phrase dans ses lettres.

(22) Chez les Viardot, où il alla directement (par Paris) de Saint-Petersbourg.

(23) Tourguéneff, dès son retour en France, après avoir vu sa fille et sa maîtresse à Courtavenel, d'où elle partit avec son mari pour Londres, y alla aussi pour voir le grand exilé, son ami Alexandre Herzen.

Tu te plains de t'ennuyer; à ton âge, mon enfant, il est tout aussi honteux d'avouer qu'on s'ennuie que si l'on avouait avoir volé. C'est, en effet, un vol que tu fais à toi-même, et un vol irréparable. Tu te voles ton temps et tout ce dont tu pourrais le remplir.

Essaie un peu du travail (tu as dit que tu as essayé *de tout* pour te désennuyer). Mets-toi au piano, ou lis un bon livre, tu auras beau vivre cent ans, tu ne trouveras jamais de meilleur moyen pour te désennuyer. Tu vois que je te gronde même de loin; c'est que je t'aime de loin comme de près.

Au revoir bientôt, dans quatre jours (sans compter celui-ci). Portez-vous bien tous tant que vous êtes (24). Je vous embrasse tous et toi tout particulièrement.

Ton père, r

I. TOURGUÉNEFF.

—
Courtavenel, le 13 octobre 1856.

Chère fillette (25),

Je prend ce mauvais petit bout de papier pour t'écrire deux mots. Tout le monde se porte bien ici, on pense souvent à toi et hier surtout, jour de la présentation du *Dépit Amoureux*, on a regretté ton absence (26). Mme Viardot m'a dit t'avoir écrit, et j'espère qu'elle a été bien bonne pour toi. Quant à moi, je t'embrasse de tout mon cœur et te prie de bien travailler, de ne pas t'ennuyer à la pension, d'être bien obéissante pour qu'à mon retour [à Paris où il a trouvé un appartement : voir plus loin *La Crise*], qui aura lieu avant quinze jours, je puisse te gâter à mon aise, sans avoir de reproches à me faire. Porte-toi bien, dis mille amitiés de ma part à Mme Harang et pense à moi. La meilleure

(24) Dans la famille Viardot à Courtavenel.

(25) Qui était déjà rentrée à Paris dans sa pension.

(26) On jouait souvent chez les Viardot et Tourguéneff, comme plus tard à Bade, y donnait des pièces de théâtre, opérettes, etc., pour la plupart inédits (texte de Tourguéneff ou d'autres auteurs français, musique de Pauline Viardot).

manière de me prouver que tu le fais, c'est de travailler beaucoup et bien.

Au revoir, bientôt!

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—
Courtavenel, jeudi 23 octobre 1856.

Chère Paulinette,

Je pars d'ici dimanche et ne serai à Paris qu'à 10 heures du soir; je te verrai lundi et te ferai sortir jeudi, si tu es sage. Mme Viardot quitte Courtavenel lundi. A bientôt, merci pour ta gentille lettre, je suis très content que tu travailles bien et je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — N'oublie pas de demander à Mme Harang si elle peut donner une chambre chez elle, comme l'hiver dernier à Mlle Désirée [artiste] dès dimanche et prie-la de le faire savoir ici.

Ce n'est pas nécessaire.

Ce P. S., biffé dans l'original, montre qu'à cette époque Tourguéneff n'était pas encore installé dans son appartement particulier. Ce n'est que par la suite qu'il trouva un appartement convenable pour lui et sa fille avec sa gouvernante anglaise, Miss Innis.

C'est la dernière lettre de « l'époque heureuse » de la reprise par Tourguéneff de la vie commune avec Mme Viardot. Je donne ici encore deux lettres écrites pendant l'apogée de la *Crise* et dans lesquelles nous trouvons les échos de la rupture intime entre Tourguéneff et Mme Viardot.

Londres (27), le 30 mai 1857.

Comment vas-tu, ma chère Paulinette? Bien, j'espère, et tu

(27) Où il est allé revoir Alexandre Herzen, alors son ami, avec qui il rompit dans la suite.

travaillés de même. Je compte rester ici encore une dizaine de jours et si tu veux écrire un petit mot, adresse-le : Square Sablonnière Hôtel.

Mme Viardot ne m'a pas écrit jusqu'à présent et je ne sais pas même si elle est encore à Paris (28), ou si elle est déjà partie pour Courtavenel, tu serais bien bonne de m'en informer.

J'ai vu ici Manuel (29), il va bien; nous avons l'intention de faire à nous trois, — Muller (30), lui et moi — une grande excursion hors de Londres demain, dimanche.

Ma santé n'est pas mauvaise; je me donne beaucoup de mouvement et j'ai vu pas mal de choses intéressantes que je te raconterai pendant nos promenades à Courtavenel, s'il plaît à Dieu de nous conserver tous en vie jusque-là.

Adieu, chère petite; je t'embrasse bien tendrement et te recommande de travailler ferme et *de réfléchir*.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P.-S. — Mes compliments à Mme Harang, M. Fleming [professeur] et sa femme.

—

Zinzig, ce 9 juillet 1857 (31).

Si tu veux savoir où je me trouve, chère Paulinette, prends une carte de l'Allemagne, et puis trouve le Rhin; cherche sur sa gauche la ville de Coblenz, — un peu plus loin tu verras une autre ville qui se nomme Bonn; entre ces deux villes, toujours par la rive gauche, il y a un petit endroit qui se nomme Remagen. Eh bien, Zinzig est à une demi-lieue de Remagen — mais je doute fort que ta carte soit assez détaillée pour qu'il s'y trouve. — Enfin, si tu veux m'écrire, mets sur l'adresse : « Prusse, Rhénanie, Zinzig, près de Remagen sur le Rhin ». Je suis ici depuis six jours — je bois beaucoup

(28) C'est le début de la crise intervenue dans les relations de Mme Viardot et de Tourguéneff.

(29) Le frère de Mme Viardot, Manuel Garcia.

(30) Proscrit allemand.

(31) C'est de cette année, vers l'époque (v. plus loin) de la naissance de Paul Viardot que date la crise dans les relations de Pauline Viardot et de Tourguéneff, qui dura près de cinq années.

d'eau, je prends des bains tous les jours — je remplis en un mot toutes les prescriptions du Docteur pour tâcher de me guérir — et pour pouvoir quitter cet endroit dans cinq semaines et aller te chercher. — Il y a fort peu de monde ici — et par conséquent, peu de distractions. — Rien ne m'empêche de travailler. — Du reste, nous sommes ici dans un beau pays — au milieu d'une plaine fertile, entourée de hautes montagnes. — Malheureusement, le temps n'est pas trop favorable. — Cependant j'ai déjà fait deux ou trois excursions et le temps ne sera pas toujours mauvais.

Pour toi, je n'espère pas, je suis sûr, que tu travailles avec toute l'application dont tu es capable; songe qu'il me faut au moins des seconds prix! — Après tous ces graves travaux et l'examen une fois fini, nous irons nous refaire à Courtavenel — jouer la comédie, etc... etc...

Quand tu m'écriras, ne manque pas de me dire ce que tu auras entendu de la santé de Madame Viardot (32). — Je lui ai écrit une lettre d'ici, mais je n'ai pas encore reçu de réponse. Tu n'as pas besoin d'affranchir tes lettres.

Adieu, chère petite; porte-toi bien; travaille idem; je t'embrasse de bon cœur.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Salue de ma part Mme Harang et M. et Mme Fleming.

III

LA CRISE

Le grand amour — de toute sa vie — d'Ivan Tourguéneff pour Pauline Viardot ne peut être contesté, malgré la tentative d'un tourguénéviste de second ordre, M. Ivanoff (33). Tous ses amis russes et français connaissaient

(32) La crise devenait de plus en plus aiguë dans les relations de Pauline Viardot et de Tourguéneff et les deux dernières lettres de Tourguéneff à sa fille montrent qu'il restait même, à cette époque, sans nouvelles de la « grande Pauline ». Il faut donc expliquer ce que fut cette « crise » dans les relations entre Ivan et Pauline et qui est survenue à la fin de 1856.

(33) V. le livre de I. I. Ivanoff sur *I. S. Tourguéneff*, dans lequel deux chapitres sont consacrés à « Tourguéneff et Mme Viardot ».

cet amour. Avec une discrétion et une correction de gentleman qui ne se démentait jamais, même au plus fort des crises, Tourguéneff en parlait lui-même avec ses intimes dans ses entretiens, surtout dans ses lettres. Les Français — tous hommes de lettres, compositeurs, artistes — les plus éminents de l'époque acceptaient cette liaison comme une chose toute naturelle. J'en ai eu — du vivant de Mme Viardot — des échos, après la mort de Tourguéneff, chez les Zola qui l'aimaient beaucoup, sans pour cela trop apprécier son amie (33 bis). Quant aux Russes, la grande majorité ne lui pardonna jamais cet amour, considérant Pauline Viardot comme indigne du grand écrivain et coupable de l'expatriation de Tourguéneff. Il n'y eut parmi les Russes que quelques amis intimes, tels que Bélinsky (au début), Annenkoff, Botkine, le poète Polonsky qui, introduits par Ivan Serguéïevitch auprès de Mme Viardot, la connaissaient personnellement et comprenaient l'admiration que leur grand ami conserva jusqu'à sa mort pour la grande artiste française.

Mais, elle, l'aima-t-elle? Le témoignage de sa fille aînée, Louise — nous l'avons vu — peut être complètement négligé. Celui des Russes, montés contre Mme Viardot pour les raisons que nous venons de dire, ne sont pas non plus à prendre en considération à cause de leur parti-pris trop évident, souvent échafaudé sur des *on dit* impossibles à prendre au sérieux (même de Koni, juriste, orateur et écrivain exquis, de Fet, le poète, sans parler des femmes que Maurois caractérise si brillamment dans son beau livre sur *Tourguéneff*).

Il faut donc produire le témoignage de Tourguéneff lui-même.

Et tout d'abord cette poésie de Tourguéneff, intitulée

(33 bis) W. de Sacher-Masoch, dans sa *Confession de ma vie* (Ed. Mercure de France) écrit : « ...Est-ce que Tourguéneff n'a pas vécu avec les Viardot (ménage à trois)? Tout Paris le savait... » (p. 367).

Razgadka (que je ne puis traduire autrement que par *Révélation*) que Pauline Viardot, elle-même, mit en musique beaucoup plus tard pendant leur séjour si heureux à Bade, après la crise et la réconciliation (34) :

RÉVÉLATION

Tout le sang, en moi,
 Affluait vers mon cœur
 Quand dans mes yeux
 Tu plongeais les rayons de ton regard!...
 Longtemps je ne pouvais saisir
 Son langage muet...
 J'en cherchais le sens
 Avec effroi et angoisse...
 Soudain, tous les doutes tombèrent,
 Et l'effroi s'évanouit à jamais...
 Mon ange, je compris tout
 A l'instant du bonheur suprême.

Relisez après cette « révélation » — c'est le cas de le dire — les lettres de Tourguéneff à Mme Viardot, publiées en France (Eugène Fasquelle, éd.) et en Russie (*Messenger d'Europe*, 1911 et *Rousskïa Védomosti*, 1911), celles d'avant la mort de sa mère (35) (1850) et surtout celles d'après sa mort. Nous voyons comment le ton de ces lettres change graduellement. Commencées sur un ton de respectueuse amitié, elles deviennent peu à peu de plus en plus tendres et, à mesure qu'il acquiert la certitude qu'elles ne sont pas lues par le mari, leurs *débuts* et *fins* sont tout simplement passionnés, même si ces débuts et fins ne sont pas écrits en allemand (précaution contre les indiscrets? Il a été très lié, toute sa vie, de-

(34) V. l'*Album* de Pauline Viardot, édité en 1868.

(35) Celle du 15/27 décembre 1850 où — déjà en Russie — il lui rappelle qu'ils se sont vus pour la dernière fois (en tête à tête) avant son départ pour la Russie le 17 juin. Comme il était parti de Stettin le 17/29 juin 1850, cette entrevue suprême, d'après Grevs, avait pu avoir lieu, soit à Stettin où elle avait pu l'accompagner, soit à Paris où elle avait pu venir pour passer avec lui un ou deux jours. De là, probablement, l'opinion d'un tourguénéviste comme Grossman que la deuxième fille de Mme Viardot, Claudie, était la fille de Tourguéneff qui l'adorait. Grevs combat cette opinion.

puis 1843, avec le mari de Pauline, Louis Viardot, son ami et le traducteur de ses œuvres en français...).

Les affaires (héritage et partage des biens avec son frère Nicolas après la mort de leur mère), son arrestation et son internement dans son domaine de Spasskoïé, la guerre de Crimée ont séparé Ivan et Pauline pendant six années; c'est beaucoup pour des êtres du tempérament de Pauline Viardot et de Tourguéneff qui n'était pas un ascète. Nous connaissons (pendant cette séparation de six ans) son roman avec la belle Théoctissa, serve qu'il racheta à une de ses cousines et amena chez lui, à Spasskoïé.

Nous connaissons aussi son flirt avec une charmante jeune fille de ses parentes éloignées, Olga Tourguéneff, flirt sans lendemain, d'ailleurs, mais assez sérieux pour que ses amis fussent convaincus qu'il finirait par un mariage, sans parler d'autres petits péchés (36), très naturels, d'ailleurs, pour un homme à la fleur de l'âge (32-38 ans). Tout cela du reste n'était pas l'amour. L'amour profond, le seul, de toute sa vie, fut celui qu'il avait voué à Pauline Viardot. Et il ne cesse de rêver du jour où il pourrait partir pour la France, pour rejoindre Pauline. La guerre finie, il voit son rêve exaucé. Il s'empresse de partir pour rejoindre sa fille et sa bien-aimée à Courtavenel, à la fin de l'été de 1856.

Ici nous touchons à l'époque qui, jusqu'à ce jour, avait rendu perplexes tous les « tourguénévistes » celle de *la crise* survenue dans les relations de Pauline et d'Ivan. Tous les tourguénévistes savaient que Tourguéneff « était accouru chez Mme Viardot volant sur les ailes de l'amour ». Quelques mois se passent (août-novembre 1856) et voilà que le *désastre* éclate : Tourguéneff se plaint à ses amis du malheur qui lui arrive, rupture (intime, imperceptible pour les étrangers) avec Mme Viar-

(36) Dont nous venons de trouver plus d'un aveu dans ses *Lettres à Botkine*, péchés d'ailleurs commis toujours pendant les séparations d'avec Pauline.

dot, mais non pas avec la famille, la maison Viardot...

Tourguéneff, malheureux, abattu, est prêt à tout abandonner, à renoncer à tout, même à la littérature, à rentrer en Russie après avoir assuré la vie et l'éducation de sa fille, la « petite » Pauline, qui, au début des années 1850, avait servi cependant à la plus grande exaltation de l'amour d'Ivan pour Pauline (v. ses *Lettres* de l'époque).

Que s'était-il donc passé, au juste? Personne ne le savait. Et lorsque, d'après des témoignages de gens informés et mes enquêtes personnelles, je publiai dans la *Russie et le Monde slave* de Struve une allusion à Ary Scheffer, que Tourguéneff considérait vers cette époque comme son rival (v. le livre de Grevs), il se trouva des tourguénévistes de mes amis qui me demandèrent d'étayer cette allusion sur des faits précis.

Enquêtes personnelles, rapprochements, témoignages de certains contemporains, tout cela était fort bien et très intéressant. Mais vu la discrétion bien naturelle de Tourguéneff et le *secret* des Archives gardées par les héritiers de Mme Viardot, — comment combler le *trou* que présente *la fin de 1856 et le début de 1857* dans les relations de nos amants?

Et voilà que ce *trou* vient d'être comblé pour nous par la publication des *Lettres inédites de Tourguéneff à Botkine* (Moscou, 1931) (37).

§

Nous avons vu que Tourguéneff, ayant reçu enfin l'autorisation de partir pour l'étranger (après de multiples démarches de ses amis haut placés) et obtenu le passeport nécessaire, l'annonça à sa fille. Il l'annonça joyeusement aussi à d'autres et, en premier lieu, à Botkine, précisant en ces termes son départ pour rejoindre « les

(37) *Correspondance inédite de V. P. Botkine et de I. S. Tourguéneff (1851-1869)*.

deux êtres qu'il aime le plus au monde » (sa fille et Mme Viardot, v. Lettres à la comtesse Lambert) :

Saint-Pétersbourg, samedi, le 21 juillet/2 août (v. s.) 1856.

My bark is on the sea

And my boat is on the shove (38)

Je serai dans 4 heures en pleine mer, cher Botkine, et je t'envoie mon salut d'adieu. Je viens de passer ici deux jours chez Nekrassoff [le célèbre poète et directeur du *Contemporain*] — *Faust* [nouvelle de Tourguéneff] avec tes corrections lui a plu, comme pas une de mes œuvres précédentes. Ce sont ses propres paroles... Je t'écirai de Paris sans faute.

Mais arrivé à Paris où il revit, pour la première fois après six ans, sa fille grandie et Mme Viardot qu'il rejoignit définitivement à Courtavenel où il retrouva le bonheur d'antan, amour, vie remplie, au milieu d'êtres chers, de repos moral, de distractions intellectuelles, artistiques, littéraires, il oublia sa promesse à Botkine.

Ce ne fut que le 18-30 septembre 1856 qu'il écrivit enfin à Botkine :

Bonjour, ami! Je voulais t'écrire depuis longtemps pour te donner de mes nouvelles, mais je n'y parvenais pas. Mais aujourd'hui les Viardot sont allés pour une journée à Paris, et je prends la plume profitant des moments libres. — Je suis ici depuis six semaines déjà (j'ai fait une échappée d'une dizaine de jours à Londres pour voir mes vieux amis (39) — et je suis très bien.

— Je me sens ici chez moi, aucune envie d'aller nulle part — l'âme est pleine de douceur et de lumière. Et ma santé est aussi très satisfaisante. Il n'y a qu'une chose qui agace : le temps est exécrable et il fait froid dans les chambres. — Mais cela n'est rien : nous lisons, faisons beaucoup de musique, jouons des comédies — et les jours passent d'une

(38)

Mon bateau est en mer

Et mon canot va démarrer.

(39) Herzen et Ogareff, les célèbres proscrits russes.

façon charmante. — Ma fille fait ma joie, elle a un bon cœur — et il y a quelque chose de sympathique, de franc et de bon dans tout son être; elle est de la taille de M. Viardot — et me ressemble beaucoup. Elle a complètement oublié le russe — et j'en suis content. Elle n'a pas à se rappeler la langue du pays où elle ne retournera jamais. En un mot, je suis très heureux et je te le dis, parce que je sais que cela te fera plaisir...

Il faut que je rappelle ici que, partant pour l'étranger, Tourguénéff n'était pas du tout sûr de l'accueil que lui ferait Mme Viardot (de sa famille il ne doutait pas). Il n'écrivait plus — les dernières années — dans ses lettres à Pauline, comme jadis :

Guten Tag, liebste, beste, theuerste Frau, guten Tag, einziges Wesen!... Liebster Engel... Die einzige, liebste, Gott segne Sie tausend Mal. Die herzlichen Grüsse ihrem lieben Wesen. — *Signé* : Ihr alter theurer, Freund (39 bis).

Ecrit le 13 octobre 1848, quand Tourguénéff avait trente ans, Pauline vingt-six et son mari quarante-six.

En voilà une autre de Paris, du 11 juillet 1849.

Liebes, theueres Wesen. Jede Minute denke ich an sie, an das Vergnügen, an die Zukunft, Schreiben Sie nur ob auch auf Kleinen Stückchen Papier in den Briefen, — Sie wissen was. Tausend Grüsse dem lieben Besten!... Sie sind dass beste, was es auf der Erde Giebt (41).

Et le 23 juillet de la même année, de Courtavenel, lorsqu'il y demeurait seul en l'absence de Pauline :

Wie oft ich den ganzen Tag an Sie gedacht habe, kann

(39 bis) Bonjour, la plus aimée, la meilleure, la plus chère femme, bonjour, être unique... Ange bien-aimé!... L'unique, la plus aimée, que Dieu vous bénisse mille fois!... Salut du cœur à votre être chéri. — *Signé* : Votre vieux cher ami.

(40) « Cher être bien-aimé, je pense à vous à tout moment, à la joie, à l'avenir. Ecrivez-moi — ne fût-ce que sur des petits bouts de papier dans les lettres — vous savez quoi. Mille salutations à la meilleure aimée... Vous êtes ce qu'il y a de meilleur sur la terre ...»

ich ihnen nicht sagen. Als ich zurückging, rief ich Ihren Namen so entrüstet, ich streckte die Arme mit so viel Sehnsucht nach Ihnen : auch sie haben es gewiss hören und sehen müssen (40 bis).

Et à la fin de cette lettre cette explosion :

Liebe! theuere! Gott sei mit Dir und segne Dich (40 ter).

Peut-on vraiment, après ce tutoiement, douter encore de la véritable nature de « l'intimité » d'Ivan et de Pauline?

Ajoutons-y cette petite note jointe à la même lettre :

Was fehlt V. [le mari]? ist ihm vielleicht unangenehm, dass ich hier wohne (40 quater)?

Cette note n'éclaire-t-elle pas d'une singulière façon la raison de l'emploi pour Ivan de la langue allemande dans certaines des lettres adressées à sa bien-aimée?

La cause est donc entendue.

§

Mais tout change vers la fin du séjour forcé d'Ivan en Russie, et à son départ pour la France il doute de l'accueil qui lui sera fait. Il ne cache pas ses doutes à ses amis dont Nekrassoff qui lui déconseille même de partir. Mais il est parti... Et jusqu'à la publication des *Lettres* à Botkine, tous les tourguénévistes, même les plus informés et les plus compétents, ne savaient pas ce qui s'était passé, à Paris et à Courtavenel, les premiers mois après le retour de Tourguéneff, entre Pauline et Ivan.

Nous savions déjà, il est vrai, par quelques lettres de Tourguéneff à Herzen, adressées (41) à Londres, à cette

(40 bis) Combien souvent je pense à vous des journées entières, je ne saurais vous le dire. Quand je revenais [après l'avoir accompagnée], je vous appelais si désespérément par votre nom, j'étendais les bras avec un tel appel que vous deviez sûrement l'entendre et voir.

(40 ter) Ainsi, chère, que Dieu soit avec toi et te bénisse!

(40 quater) De quoi V[iardot] est-il mécontent? Lui est-il peut-être désagréable que je demeure ici?

(41) Publiées, en 1892, à Genève, par l'historien proscrit Dragomanoff,

époque, de Courtavenel, qu'au début il se sentait à merveille :

J'habite la campagne ici et jouis du *farniente* et de la chasse — lui écrivait-il le 22 septembre 1856... Rentré à Paris, je t'écirai souvent et sensément; pour le moment une paresse inimaginable m'a conquis, — voici mon adresse : au Château de Courtavenel, près de Rosny-en-Brie (Seine-et-Marne).

Aucune plainte. Mais rien de précis.

Tout autre est la correspondance Tourguéneff-Botkine. Nous avons donné un extrait de la première lettre d'Ivan (de Courtavenel) à Botkine qui était au courant des craintes de Tourguéneff avant son départ pour la France. Voici ce que Botkine répond de Moscou, le 29 (v. s.) septembre 1856, à sa lettre du 18-30 septembre citée plus haut :

Depuis longtemps j'attendais tous les jours de toi ne fût-ce que deux mots, mais à dire vrai — j'ai été content de ton silence, c'est-à-dire content de toi. Ton silence me disait que tu étais heureux, — or, c'est le principal, et j'étais tranquille, — oui, au diable des lettres vides. Enfin je reçois à l'instant ta lettre qui confirme tous mes pressentiments... Tu vis en ce moment l'époque la plus heureuse de ta vie. Le malheur qu'on craint à tout instant tient l'homme dans un chaos moral et le réduit à l'hébétement. L'homme qui est dans un tel état ne peut plus être lui-même et tombe sans cesse d'une note fausse dans une autre aussi fausse... Il n'est pas vrai que les malheurs aident au développement de l'homme, — oui, dans le mauvais sens — bilieux, méchant. — Non, ce n'est que dans le bonheur que la nature humaine se révèle dans toute sa vérité. J'ai la respiration coupée quand je pense à la multitude de jouissances spirituelles et morales dans lesquelles tu es à présent plongé...

Suit une longue citation de Goethe sur l'épanouissement de l'homme qui se confond avec l'entité de la Nature dans toute sa beauté et qui a conscience de

l'harmonie intérieure, source de joie et d'admiration libres.

« Car à quoi servirait toute cette magnificence du soleil, des planètes et des astres, de ces mondes qui naissent et disparaissent, si enfin, un homme heureux, sans s'en rendre compte, ne jouissait d'être? » — Tu entends, — « sans s'en rendre compte » (*unbewusst*). C'est ce que je te souhaite le plus, — sois au moins pour un court laps de temps un végétal. Je sais que tu es apte à un état pareil — voilà où gît le suprême bonheur de l'homme, — alors toute sa vie se transforme organiquement en poème.

Cette correspondance des deux amis en cette fin d'année 1856 révèle le mot de l'énigme qui a tracassé jusqu'à présent tous les tourguénévistes. *Il ne peut plus subsister de doute que Tourguéneff, retour de Russie, en 1856, n'ait retrouvé à Courtavenel son bonheur des années 1847-50.* Tout alla bien pendant les quelques mois (42) de la fin 1856. Et ce *bien* n'a pas été connu même des meilleurs tourguénévistes, même de Grevs qui, n'ayant pas connu la correspondance Tourguéneff-Botkine, a passé perplexe, encore en 1928, devant la catastrophe du début de 1857, époque où les lettres de Tourguéneff (publiées antérieurement à 1931) parlent de ses malheurs. I. M. Grevs ne connaissait pas la période du bonheur retrouvé en septembre-novembre 1856. Il ne connaît que le désespoir de Tourguéneff exprimé dans la correspondance du début de 1857, et il émet cette hypothèse admise par d'autres tourguénévistes :

Tourguéneff a, probablement, trouvé en Pauline Viardot un changement — une déshabitude, peut-être, une froideur. Sa famille s'était augmentée — elle a déjà, au lieu d'une Louise (l'aînée), trois fille (Claudie et Marianne). Entre eux (Ivan et Pauline) s'est produit un *hiatus*, une lacune. Il fal-

(42) Si bien que le garçon que Pauline mit au monde en juillet 1857 (Paul Viardot) fut et est considéré comme le fils de Tourguéneff. Paul lui-même en est convaincu; sa fille, Alice Viardot, me l'a confirmé personnellement. Pour moi, le doute n'est plus possible,

lait relier le passé au présent en vue de l'avenir. Ce fut une tâche difficile après six années de tranches de vie vécues dans des conditions différentes, avec des tempéraments dissemblables (43).

Qu'est-il donc arrivé après les premiers mois de la reprise de la vie commune à Courtavenel?

Ce sont encore les lettres de Tourguéneff à Botkine qui nous le diront.

Voici, après l'annonce du bonheur, la première triste nouvelle. A la date du 6 novembre 1856 Tourguéneff écrit à Botkine :

Cher Botkine,

Ta lettre a été une joie pour mon âme, et si je ne t'ai pas répondu tout de suite, c'est que je voulais, partant pour Paris, t'envoyer mon adresse (44). Mais des désagréments sont survenus; j'ai dû quitter le premier appartement que j'avais loué, car il était très froid. Je me suis installé alors rue de Rivoli N° 206, où tout paraît être bien. En plus de ce petit contretemps, il m'en est arrivé un autre beaucoup plus grand — probablement pour me prouver par le fait que le bonheur complet ne peut pas exister. Figure-toi que mon ancienne maladie, névralgie de la vessie, après six ans d'absence, est revenue le quatrième jour de mon installation à Paris. Bien qu'elle ne soit pas très forte et que le docteur m'assure qu'elle passera vite, vu que ces névralgies se réveillent ordinairement lorsque l'homme tombe dans l'ambiance où il les avait attrapées, je dois cependant avouer que cela m'a rendu fortement confus. Le souvenir de mes souffrances d'antan ne me console guère. Cependant je resterai ici, quoi qu'il arrive. — Je te remercie pour la part que tu prends à ma vie :

(43) *Histoire d'un amour*, I. S. Tourguéneff et Pauline Viardot, 2^e éd., Moscou 1928, p. 136. Une seconde erreur commise par Grevs est son affirmation que « Tourguéneff fut peiné en voyant que sa fille s'était transformée en une Française et ne se rappelait pas un seul mot de russe ». La lettre à Botkine citée plus haut montre qu'au contraire Tourguéneff était satisfait de cet oubli.

(44) Les rapports de la « petite » Pauline avec Mme Viardot et ses enfants s'étant gâtés, Tourguéneff s'était vu dans la nécessité d'aller habiter avec elle et sa gouvernante anglaise à Paris, où il avait loué un appartement.

j'étais, en effet, heureux tout ces temps-ci : peut-être parce que

les dernières fleurs

sont plus chères que les belles premières nées des champs?

A présent — si ma maudite maladie ne se met pas en travers, je me suis déjà tracé le programme de mon passe-temps : travailler le matin (le plan d'un roman est déjà entièrement dressé dans ma tête, et j'en ai déjà mis sur papier les premières scènes [*Une Nichée de Gentilshommes*]), et, le soir, passer chez les amis, sortir, etc... De quelle manière charmante nous passons notre temps à Courtavenel! Chaque jour paraissait être un cadeau — une diversité quasi naturelle — qui ne dépendait nullement de nous — passait par notre vie. Nous avons joué des fragments de tragédie et de comédie. — N. B. : Ma fille était très gentille dans Iphigénie de Racine. J'étais mauvais à l'extrême dans tous les rôles, mais cela ne nuisait pas à nos jouissances. On a joué toutes les symphonies et sonates de Beethoven (on a donné d'un commun accord des noms à toutes les sonates) — puis nous faisions encore ceci : je dessinais cinq ou six profils qui me passaient — je ne dirai pas — par la tête — mais sous la plume, et chacun écrivait sous chaque profil ce qu'il en pensait. On obtenait ainsi des choses bien amusantes. — Mme Viardot, bien entendu, était toujours plus spirituelle, plus fine et plus juste que tous les autres. — J'ai gardé toutes ses définitions et je profiterai de quelques-unes (c'est-à-dire de quelques-unes des plus caractéristiques) pour mes futures nouvelles (45). — En un mot, nous nous trouvions bien. Ah, si ma maudite névralgie n'était pas revenue!

§

Mais malgré la maladie et les douleurs qu'elle provoquait, la vie amoureuse continuait, la catastrophe ne s'était pas encore abattue sur le malheureux Ivan. Mme Viardot venait le voir rue de Rivoli, où « elle se

(45) Ces dessins et les caractéristiques ont été publiés dans le livre de M. André Mazon : *Manuscrits parisiens d'Ivan Tourguéneff. Notice et extraits*, Paris, 1930.

comportait comme chez elle », c'est ce que la « petite Pauline », déjà grande fillette et comprenant tout, ne pouvait digérer, incapable — comme elle disait par la suite à sa fille Jeanne en lui parlant de cette époque et de Pauline Viardot — d'admettre qu'une femme, mariée avec un autre, pût venir ainsi chez son « père »

Le 25 novembre encore Ivan écrivait à Botkine, en parlant de ses nombreuses lectures de cette époque :

Ma vessie m'empêche d'écrire, troublant ma quiétude et ma lucidité d'esprit. Je ne me sens pas libre — on dirait qu'on tient une bougie sous ma semelle, juste de quoi ne pas brûler la peau. Du reste, je me sens mieux depuis quelque temps — j'ai commencé à prendre de la quinine, et peut-être le sort aura pitié de moi et me délivrera de cette ignominie. — Autrement malheur à mon activité littéraire!

Suit un passage consacré à ses lectures de Suétone, Salluste, Tacite, Tite-Live, à la traduction de son propre *Faust* par M. Delaveau (publié dans la *Revue des Deux Mondes* dont le directeur « est venu me remercier et m'a assuré que cette nouvelle obtenait un grand succès ») et qu'il termine ainsi :

Ça m'est égal, je te jure, si je plais ou non aux Français, d'autant plus qu'à Mme Viardot ce *Faust* n'a pas plu...

Et la lettre finit sur ces lignes d'un caractère tout intime en réponse à une triste confidence de Botkine :

Mais c'est dégoûtant que tu aies attrapé cela; sous l'influence de cette nouvelle, je me suis acheté... *capotis en caougutta perfectionné* — bien que je n'en aie pas besoin...

Donc la rupture intime avec Mme Viardot n'est pas encore consommée malgré la maladie. Mais cette rupture est imminente. La maladie douloureuse et « délicatement intime » en est la cause directe. Y en a-t-il d'autres moins directes? A-t-il appris qu'il avait en ce moment des rivaux plus heureux que lui dont le peintre

Ary Scheffer était désigné par la rumeur publique et dans l'entourage même des Viardot? Pour ma part, j'en suis sûr, mais je n'en ai pas de preuves écrites. Toujours est-il que la rupture d'Ivan et de Pauline est consommée avec la maladie néfaste...

Et il écrit le 5 décembre à l'écrivain Droujinine auquel il avait promis une nouvelle pour sa revue :

Je suis voué à une vie de tzigane — et il est évident que je ne me ferai pas de nid, nulle part et jamais.

Il écrit à Tolstoï :

Je me décompose dans cet air étranger, comme un poisson gelé au dégel. Je suis trop vieux [à 38 ans!] pour ne pas avoir mon nid et rester chez moi. Je retournerai au printemps en Russie sans faute, bien qu'en partant d'ici je doive dire adieu à mon dernier rêve de ce qu'on appelle le bonheur, ou, parlant plus clairement, au rêve de la joie qui provient du sentiment de satisfaction de la vie arrangée.

Tourguénéff espère encore le « bonheur » possible. Au même Droujinine il écrit le 13 janvier 1857 :

Si j'avais su ce qui m'attendait à Paris, je ne serais pas parti de Pétersbourg... Vous me demanderez probablement : si je m'ennuie tellement à Paris, pourquoi alors suis-je ici? — Il y en a des raisons très graves, mais je pense partir d'ici sans faute dans deux mois. Où? Je ne sais. Peut-être pour Londres. Le climat d'ici m'est décidément nocif, je jure qu'à partir de l'hiver prochain je passerai tous les hivers à Pétersbourg! Basta!

Aux amis, comme le poète Polovsky, l'écrivain Kolbassine et Annenkov il parle de la crise physique et morale qu'il traverse. A la comtesse Lambert et à Axakoff il écrit des choses désagréables sur Paris, les hommes de lettres d'alors, etc. Tout est triste, noir, dans ces lettres, comme d'ailleurs la décision d'abandonner la littérature ainsi que l'« aveu » qu'il n'a pas de talent...

Et tout cela est dominé par la confession suprême dans sa lettre à Annenkoff du 17 mars 1857 :

C'est la seule femme [Pauline Viardot] que j'ai aimée et que j'aimerai éternellement!

A Botkine il écrivait, le 1^{er} mars 1857 :

Je ne te parlerai pas de moi-même, ayant fait faillite — fini! il n'y a plus de quoi parler. — Je me sens constamment une ordure qu'on a oublié de balayer...

...Quant à moi... pas une ligne ne sera plus imprimée (ni écrite) jusqu'à la fin des siècles. — Il y a trois jours, je n'ai pas brûlé (je craignais de tomber dans l'imitation de Gogol), mais j'ai déchiré et jeté au w...c... tout ce que j'avais commencé, plans, etc. Tout cela est des vétilles. Un talent avec une physionomie particulière — je ne l'ai pas, — j'avais des cordes poétiques, mais elles ont sonné et cessé — pas envie de me répéter : démission! Ce n'est pas un accès de dépit, crois-moi, c'est l'expression ou le fruit de convictions lentement mûries.

Comme une âme en peine, Tourguéneff se déplace continuellement (non seulement pour raison de santé) pendant les premiers mois de la « crise ». Il veut partir pour la Russie, mais passe le mois de mai à Londres, puis, sur le conseil des médecins, il va à Sinzig (46), où s'apaisera son âme souffrante. De Sinzig il part pour Boulogne et de Boulogne il revient à Paris, puis à Courta-venel. — Nous ne connaissons pas ses lettres à Mme Viardot ni les réponses de celle-ci à cette époque. Nous venons de voir par ses lettres à sa fille, la « petite Pauline », qu'elle — la grande Pauline — ne lui répondait pas toujours. Mais, lui, il ne se lassait pas d'écrire, et non seulement à elle, mais à son mari, à sa famille. Et dans ses lettres (celles, du moins, que nous connaissons) pas un mot de plainte, de jalousie, même dissimulée. Il y en a même une (qu'il adresse le 24 juillet 1857 ayant *appris*

(46) Petite ville allemande sur le Rhin qu'il décrira.

par eux la naissance du petit Paul) vraiment troublante — même pour Grevs qui doute de la véritable paternité des derniers enfants de Pauline. Connaissant à présent l'état d'âme de Tourguéneff (d'ailleurs, amant toujours très correct et discret) nous ne pouvons que transcrire sa joie exagérée :

Hurrah! Oura! [russe]! Lebe hoch! Vivat! Evviva! Zito! Vive le petit Paul! Bravo! etc.

Et il prie la mère de lui écrire une petite lettre, dès qu'elle le pourra, « comment cela s'est passé »...

Ruse d'amant? Espoir de reprise? Dernière branche à laquelle il s'accroche? Qui sait?

Il passera encore en vain deux mois de fin d'été à Courtavenel pendant des absences de Mme Viardot. Et il écrira, le 24 novembre, à Nekrassoff :

Tu vois que je suis ici, c'est-à-dire que j'ai fait la bêtise contre laquelle tu m'avais justement mis en garde... Mais il a été impossible de faire autrement. D'ailleurs, le résultat de cette bêtise sera que je rentrerai probablement à Pétersbourg plus tôt que je ne le pensais. Non! vivre ainsi — impossible. Assez de rester au bord du nid d'autrui. Si l'on n'en a pas un à soi, il n'en faut aucun.

Son espoir de reprendre la vie avec Mme Viardot déçu, Tourguéneff partit finalement non pas pour la Russie, mais avec Botkine pour Rome, où il reprit goût à la vie et à la littérature et d'où il écrivit à sa fille les lettres suivantes :

Rome, le 2 novembre 1857.

Chère Paulinette,

Il y a trois jours que je suis arrivé ici après un voyage fort peu fatigant et très agréable. — Je suis descendu à l'Hôtel d'Angleterre, mais tu ferais mieux de m'écrire poste restante à *Rome (Italie)*.

Il fait très beau temps et on ne dirait pas qu'on est déjà en novembre. — Les arbres ont encore à peu près toutes

leurs feuilles. Je te prie de m'écrire aussitôt que tu auras reçu ma lettre et de me donner des nouvelles de Mme Viardot (47), et de toute la famille. — J'espérais, à mon arrivée ici, trouver une lettre d'elle — mais il paraît que les absents ont tort. Parle-moi de ta santé, de tes occupations — enfin, dis-moi tout ce qui te passera par la tête, en ayant soin d'écrire lisiblement. — Les journaux disent que Mlle Artot est engagée pour l'Opéra — est-ce vrai? — Salue-la de ma part, si tu la vois. — Comment va la santé de M. Scheffer (48)? — Mme Viardot, va-t-elle à Londres? — Sur toutes ces questions, réponds-moi avec prolixité — et vite. —

J'écris aujourd'hui même à Mme Viardot. —

Adieu, ma chère fillette — travaille bien. — Je t'aime beaucoup et t'embrasse de même.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Rome, le 4 décembre 1857.

Chère petite,

Je te remercie de penser à moi de temps en temps. Tes deux lettres m'ont fait bien du plaisir — elles m'en auraient fait davantage si l'écriture avait été plus lisible et l'orthographe moins désordonnée. — Tu connais mon vieux refrain: Réflexion et attention! Ne te hâte pas tant dans tout ce que tu fais, — tu as du temps devant toi. —

La princesse Troubetzkoï (49) va bientôt revenir à Paris, elle pourrait te faire chercher un dimanche; tu diras de ma part à Mme Harang que je l'autorise à te confier à la personne que cette dame enverra. Cela pourra t'amuser un peu, pendant l'absence de Mme Viardot. — Seulement je te recommande de ne pas faire la sauvage. —

Quel est ce conseil que tu voulais me demander dans ta

(47) C'est pour la première fois que, pour avoir des nouvelles de Mme Viardot, Tourguénéff s'adresse — dans ces termes — à sa fille.

(48) Le célèbre peintre Ary Scheffer, ami intime de la famille Viardot, mort en juin 1858, et qu'on croyait le rival de Tourguénéff.

(49) Le prince et la princesse Troubetzkoï, membres en vue de la colonie russe à Paris, convertis au catholicisme, comme la célèbre Svetchine, la princesse Volkonsky et quelques autres, — joueront un certaine rôle dans la vie de Pauline Tourguénéff.

première lettre? — Il ne faut pas de ces réticences avec moi (50).

Soigne bien ton piano et ton anglais — si tu veux me faire bien du plaisir.

Ecris-moi si tu as besoin de quelque chose. — Salue Mme Harang de ma part — je t'embrasse sur les deux joues.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Mon frère (51) a été à Paris — mais il est déjà revenu en Russie.

—
Rome, ce 7 janvier 1858.

Chère Paulinette,

Je suis très content de savoir que tu t'amuses et je suis très reconnaissant à la famille Troubetzkoï pour toute leur bonté envers toi — j'espère que tous ces amusements ne vont pas trop te distraire — et qu'une fois les vacances passées, tu vas te remettre avec une nouvelle ardeur au travail.

Tu me demandes la permission d'aller assister au mariage d'une de tes amies de pension, puis au bal; je ne crois pas que quelque chose doive s'y opposer; pourtant je ne puis pas juger d'ici si c'est convenable — tu n'as qu'à en parler à M. Viardot; si Mme Harang et lui n'y trouvent rien à redire — je t'envoie d'ici la permission pleine et entière.

Ma santé va passablement, mieux qu'à Paris, en tout cas. — Il fait très beau temps à Rome, je me promène beaucoup et je travaille pas mal (52). Le temps s'écoule vite : Si Dieu me prête vie, j'espère te revoir avant trois mois.

Tu as eu tort de ne pas me donner des nouvelles de Mme Viardot, car jusqu'à présent je n'ai pas reçu une seule lettre d'elle. Elle a probablement trop à faire à Warvic pour avoir le temps d'écrire des lettres ailleurs que pour Paris.

(50) Toujours concernant les relations avec les jeunes membres de la famille Viardot.

(51) Nicolas Tourguéneff.

(52) Rome, toujours bienfaisante pour Tourguéneff, apaisa ses tourments, le ramena à la vie et à l'art. Il y reprit son travail, achevant *Assia* et commençant *Une Nichée de Gentilshommes*. Calmé, dans l'ambiance romaine, Tourguéneff revlent à l'espoir de renouer avec Pauline Viardot, espoir qui grandit après la mort d'Ary Scheffer (juin 1858).

J'écris aujourd'hui à la famille T[roubetzkoï]; cependant, si tu les voyais, tu ferais bien de leur dire mille choses aimables de ma part.

Adieu, chère fillette; travaille bien et *réfléchis*; je t'embrasse tendrement.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Ma chère enfant, je te prie de signer dorénavant *P. Tourguéneff* (53) et de dire à Mme Harang qu'on mette ce nom partout où il est question de toi.

—
Rome, le 31 janvier 1858.

J'ai reçu tes deux lettres, ma chère Paulinette; tu es bien gentille de m'écrire souvent — mais bon Dieu! quel griffonnage! Tu deviens presque illisible. — Voyons, soigne donc un peu ton écriture.

Je te demande pardon d'avoir oublié la bonne adresse et de t'avoir fait donner un savon. — Quant à la grave question de la robe, je ne demande pas mieux que de t'en faire une, mais puisque Mme V[iardot] se trouvera à Paris, c'est elle que je charge de décider la couleur, etc... et d'y mettre le prix. — Je puis bien aller jusqu'à cent francs. — Enfin c'est elle qui décidera. — Tu seras bien contente de la voir, n'est-ce pas? — Je vais te charger d'une commission qui te sera agréable, en la remerciant embrasse-lui les deux mains bien fort, à mon intention.

Je vois avec plaisir que la famille T[roubetzkoï] a de l'affection pour toi; j'espère que de ton côté tu aimes beaucoup toutes ces personnes (54).

Quant à la velléité de coquetterie que tu sens en toi — il ne faut pas t'en consoler en te disant que tout le monde est ainsi; il faut lutter contre, car tu auras beau faire, il t'en restera toujours assez; tandis que si tu te laisses aller à la dérive, tu n'en auras que trop.

(53) Tourguéneff a mis méticuleusement en ordre tous les documents de l'état-civil de sa fille, comme il le fera encore lors du mariage de sa fille en France.

(54) Nous verrons que Tourguéneff se trompait sur les sentiments de la « petite Pauline » pour la grande.

Tu ne me parles pas de ton piano. J'espère que tu ne le négliges pas.

Raconte-moi cette noce et le bal auxquels tu vas assister.

Donne-moi des nouvelles de M. Viardot — j'espère que la maladie n'est pas grave; tu diras à la princesse Catherine (55) que je lui écrirai une lettre l'un de ces jours, je compte être à Paris vers le 10 du mois d'avril, peut-être même y serai-je pour les fêtes de Pâques — mais pas avant.

En attendant, je t'embrasse sur les deux joues et te prie de penser à moi et de travailler ferme.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—

Chère Paulinette,

Voici deux pendants d'oreille et une broche de corail de Naples que je t'envoie, j'espère qu'ils te feront plaisir. Je t'écirai dans 3 ou 4 jours de Florence, maintenant je me contente de t'embrasser. A revoir.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Rome, le 15 mars 1858.

—

Florence, le 18 mars 1858.

Depuis que je t'ai écrit, chère Paulinette, j'ai été à Naples, et, comme tu le vois, j'ai quitté Rome. Il y a longtemps que j'avais dû t'écrire — mais enfin le mal est fait — et j'espère que tu ne m'en voudras pas. Je t'annonce mon arrivée à Paris dans 6 — mettons cinq — semaines — et pour te faire prendre un peu patience, je t'envoie par un Monsieur russe de ma connaissance qui doit quitter aujourd'hui Rome pour se rendre directement à Paris — une paire de boucles d'oreilles et une broche en corail de Naples. — En même temps, je te prie aussitôt que tu auras reçu ma lettre — de m'écrire immédiatement à Venise (poste restante) : 1° Si Mme Viardot est de retour à Paris, 2° comment elle se porte et que fait Viardot. Ce que tu fais toi-même, ce que fait la famille Trou-

(55) Troubetzkoï.

betkoï, etc., etc. N'oublie pas de me faire savoir l'époque à laquelle Mme V[iardot] compte aller en Angleterre. En un mot, raconte-moi tout ce que tu sais — et fais-le immédiatement, si tu veux que ta lettre me trouve à Venise.

J'espère que ta santé est bonne et que tu travailles bien; en attendant que je t'embrasse pour de bon, je t'embrasse par écrit. Mille amitiés à la famille Troubetzkoï. — Que fais Didie (56), Louise (57) et les autres enfants?

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

§

Le voyage à Rome a été entrepris par Tourguéneff sous le coup de la *froidure* survenue, comme nous l'avons expliqué, entre Mme Viardot et lui. Il écrivait, en effet, déjà de Rome, en décembre 1857, à la comtesse Lambert qui jouait un certain rôle dans la vie de Tourguéneff :

Je savais avant mon départ pour l'étranger — avant ce voyage qui fut si malheureux pour moi — que j'aurais mieux fait de rester à la maison... Et je suis parti quand même. Le fait est que le destin nous punit toujours ainsi et un peu autrement que nous nous y attendions et ce « un peu » nous sert de véritable leçon. Après m'être reposé à Rome, je rentrerai en Russie fortement secoué et battu, mais j'espère, du moins, que cette fois la leçon ne sera pas perdue. (L. c. p. 19.)

Nous verrons qu'il est bien rentré en Russie, mais que « la leçon » n'a pas servi, car, avant d'aller en Russie, il revint encore de Vienne à Leipzig, à Paris et à Londres pour la grande Pauline. Nous ne saurons cependant probablement jamais tous les détails de *la leçon* que le destin lui avait donnée (en 1856-57 et 58) en ce moment tragique de sa vie, puisque son *Journal* est détruit et que la « correspondance » des deux amants

(56) Claudie, seconde fille des Viardot, qu'il aimait très tendrement et qu'il a dotée.

(57) Louise, fille aînée des Viardot;

à cette époque, comme nous l'avons dit plus haut, n'a pas été publiée.

Vienne, le 8 avril 1858.

Chère Paulinette,

Je suis ici depuis hier et je me hâte de t'annoncer mon arrivée. J'ai trouvé tes deux lettres qui m'attendaient à la poste restante. Je commence par te tranquilliser sur mon retour à Paris. Il a été retardé — mais sois bien sûre que je ne m'en irai pas clandestinement en Russie sans te dire adieu et t'embrasser; il ne faut pas que tu te fasses de mauvais sang là-dessus. Je serai à Paris vers la fin de ce mois ou dans les premiers jours de mai — *tu peux compter là-dessus*. Ton affection pour moi me fait bien plaisir.

Seulement l'inquiétude d'esprit dans laquelle tu te trouvais a réagi sur ton orthographe, qui est devenue encore plus extraordinaire. Voyons, Pauline, est-ce une si difficile chose! Par le temps qui court, une jeune fille de seize ans qui écrit : « si cela t'arrivais, cela me ferai » etc... est un être exceptionnel. J'entends dire que tu travailles bien depuis quelque temps et qu'on est content de toi; j'en suis fort heureux — mais je te conjure de concentrer un peu ton attention; prends l'habitude de réfléchir, mon enfant; c'est bien indispensable dans la vie. Insister tant sur l'orthographe a l'air d'une petitesse; mais outre qu'on a parfaitement le droit de juger de l'éducation de quelqu'un par la manière d'écrire, on a bien raison de supposer que si l'attention fait défaut dans les petites choses — elle doit être encore bien plus faible dans les grandes. En un mot — faire des fautes d'orthographe — est malpropre; c'est comme si tu te mouchais avec tes doigts. En voilà assez et je t'embrasse pour que tu ne boudes pas.

J'espère que mon petit cadeau t'a été remis. Tu as bien raison de te consoler de n'être pas allée au bal; crois-moi — tu ne perdras rien pour attendre un peu.

Travaille bien maintenant; soigne ton piano — ferme; nous nous amuserons plus tard. Je resterai ici trois semaines; écris-moi à Vienne en Autriche — poste restante.

Salue de ma part Mme Harang; si tu vois Mlle Artot, rap-

pelle-moi à son souvenir. Mille bonnes choses aux familles Troubetzkoï et Viardot. Je t'embrasse de tout mon cœur,

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Sois tranquille à l'endroit du *chapelet*, j'en apporte un, aussi béni que possible.

P. S. Je rouvre cette lettre pour te donner une nouvelle qui te sera agréable — j'en suis sûr : je serai de retour à Paris le 18, c'est-à-dire dimanche prochain. A bientôt donc, je t'embrasse sur tes grosses joues.

—
Leipzig, le 16 avril 1858.

Ma chère Paulinette,

Je suis ici depuis hier et je comptais partir aujourd'hui pour remplir la promesse que je t'avais faite de passer la journée de dimanche avec toi; mais j'ai trouvé ici Mme Viardot (58) — le désir de l'entendre chanter au théâtre m'a retenu — et je n'arriverai à Paris que mardi. J'espère que tu ne m'en voudras pas trop et que Mme Harang te permettra de passer la journée de mardi avec moi. Ainsi — un peu de patience — et à revoir dans trois jours.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—
Paris, le 27 avril 1858, Hôtel Taitbout,
122, rue Taitbout, boulevard des Italiens

Mon frère Nicolas est ici, ma chère Paulinette — et il ira te voir. Je ne l'ai vu que la veille de mon départ pour Londres, c'est-à-dire hier. Reçois-le gentiment; travaille bien et attends-moi bientôt.

(58) Quelle perte pour nous que la destruction du *Journal* de Tourguéneff! Quelle leçon de psychologie et de persévérance amoureuses il nous eût donnée — persévérance qui sera couronnée à Bade d'un succès complet, mais seulement trois ans plus tard.

Présente mes compliments à Mme Harang. Je t'écirai dès que je serai à Londres.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

Londres (59), ce 8 mai 1858.

Chère Paulinette,

Je te remercie de la lettre et te demande pardon de ne t'avoir pas écrit; j'ai été très affairé depuis mon arrivée à Londres [avec Herzen]. Ma santé va assez bien.

Je t'embrasse sur tes deux joues pour le jour de ta naissance. J'écris à Viardot qu'il te donne 25 francs que tu peux jeter par la fenêtre si tu le veux; emploie-les à régaler tes amies — enfin tu en disposeras comme il te plaira. Si Viardot n'était pas à Paris, tu prieras Mme Harang d'avoir la bonté de t'avancer cette petite somme et de me la mettre sur ma note. Je m'étonne que mon frère ne soit pas encore venu te voir; dans tous les cas, tu le verras lundi, car il doit apporter ce jour-là la broche et les boucles d'oreilles en mosaïque; je viens de lui écrire là-dessus.

A revoir bientôt; porte-toi bien, travaille et pense à moi.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Mon adresse est Holles Street et pas Nolles Street.

Spasskoié, ce 29 juin/19 juillet 1858.

Merci, chère fillette, de ta bonne petite lettre avec l'adresse en russe, fort bien écrite, ma foi! Je vois avec bonheur que tu te portes bien et que tu as du courage. Le temps de la séparation passera plus vite que tu ne le penses, surtout si tu ne te fais pas faute de l'abréger en travaillant. De mon côté je

(59) Tourguéneff allait à Londres tant pour accompagner les Viardot que pour voir Alexandre Herzen. Cette fois il y fit un court séjour avant de rentrer enfin en Russie. Ce fut, d'ailleurs, à ce moment de *froideur* de Mme Viardot dont il souffrait, qu'il travaillait le plus pour le *Kolokol* (*la Cloche*) de Herzen, lui envoyant des notes, des documents et des articles non signés pour son journal.

te promets que je te donnerai souvent de mes nouvelles. De cette façon nous arriverons tous les deux à l'hiver, puis au printemps, et au moment où nous nous reverrons.

Me voici donc chez moi. Ma santé va bien; la maison a été repeinte à neuf, les meubles ont été recouverts de nouvelles étoffes; c'est assez propre à présent. Le jardin est superbe, le temps assez beau quoique pluvieux. Dans quelques jours la chasse commence et je vais m'en donner. Tous mes chiens se portent bien et il paraît que le gibier est nombreux cette année.

J'ai reçu une lettre de Mme Viardot qui m'annonce la triste nouvelle de la mort de M. Scheffer (60); c'est un coup très rude pour elle. Ecris-moi dès qu'elle sera de retour à Paris, et donne-moi des nouvelles de sa santé. Parle-moi aussi un peu de la famille Tourguéneff [v. la note de la lettre suivante]. de Mlle Artot et de tes camarades, de la famille Troubetzkoï. Présente mes compliments à Mlle Holling et à Mme Harang. Tâche d'avoir le deuxième prix de piano à la distribution. Sur ce je t'embrasse de bon cœur et bien fort. A bientôt.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—
Spasskoié, ce 16/28 juillet 1858.

Chère Paulinette,

Je viens de recevoir ta lettre où tu me laves la tête pour ma négligence : c'est pourtant la quatrième lettre que je t'écris depuis notre séparation. Il n'y a pas encore deux mois que je t'ai quittée. Ce n'est pas que je veuille me plaindre de tes reproches : au contraire, ils me prouvent que tu penses beaucoup à moi et que tu m'aimes.

Seulement tu en remplis toutes les lettres, et il ne te reste plus de place pour me raconter ce que tu fais, les personnes que tu vois, etc... N'as-tu pas été une fois chez le vieux Tourguéneff (61)? Ou bien chez Mlle Artot? Il est vrai que tu as dû te trouver tout ce temps-ci dans le feu de tes préparatifs

(60) Ary Scheffer.

(61) Célèbre homme d'Etat sous Alexandre I^{er} (oncle de l'écrivain) qui habitait avec sa famille à Bougival.

pour le grand jour de la distribution des prix; j'espère que tu en attraperas quelques-uns, ce qui me fera le plus grand plaisir. Quant à moi ma santé est assez bonne; je vais de temps à autre à la chasse, qui n'est pas très brillante cette année et je travaille beaucoup. Je compte rester ici longtemps, dans tous les cas jusqu'au mois de novembre. Je te recommande surtout le piano, ne le néglige pas pendant tes vacances à Courtavenel. Attends mon retour avec patience, et sache que je t'aime de tout mon cœur et que je pense bien souvent à toi.

Au revoir, je t'embrasse bien fort; salue de ma part tous les amis de Paris.

Ton père,

I. TOURGUENEFF.

Rentré en Russie après sa guérison morale à Rome, Tourguéneff s'occupe activement de ses affaires littéraires, de ses propriétés et des préparatifs de la grande réforme de l'abolition du servage, ainsi que de la reprise de sa correspondance avec Pauline Viardot.

Spasskoié, le 8/20 septembre 1858.

Ma chère fillette,

Il y a deux jours que je suis rentré à la maison, et je me hâte de répondre à ta lettre. Il ne fait bon de faire le paresseux avec toi! On risque aussitôt de recevoir un savon soigné! Je suis bien content de te savoir en bonne santé, et j'espère que depuis que Mme Viardot est rentrée, Courtavenel n'a plus été le théâtre de discordes intestines (62). Tu as très bien fait de n'en avoir pas pris ta part; ce n'est pas que je veuille te prêcher l'indifférence, mais il est bon de se tenir un peu à l'écart là où l'on ne peut venir en aide à personne. J'attends maintenant une autre lettre de toi qui, je l'espère, sera plus gaie.

Mme Viardot t'aura probablement dit ce que j'ai été faire à Toula (chef-lieu de notre gouvernement); je m'imagine que cela ne doit pas t'intéresser beaucoup. J'ai beaucoup discuté,

(62) Entre Louise et ses sœurs.

parlé, crié [discussions concernant l'affranchissement des paysans-serfs]; je suis revenu tout fatigué, mais bien portant! Je reste encore six semaines ou deux mois à Spasskoïé; je veux travailler ferme et je n'abandonnerai pas la chasse, qui, jusqu'à présent, ne m'a souri que d'un œil; je trouve même qu'elle ne m'a pas souri du tout.

Ma pauvre Diane [chien de chasse] est morte avant-hier, et nous l'avons enterrée hier matin. J'ai pleuré à cette occasion et je ne rougis pas de l'avouer; c'était une amie qui s'en allait, et les amis sont rares, à deux pattes comme à quatre.

Ton orthographe est meilleur; pourtant tu mets deux fois qui dis, avec un s, à la troisième personne. Je te recommande ton piano; car qui me fera de la musique l'hiver prochain? Il ne suffit pas de jouer passablement deux ou trois morceaux; il faut déchiffrer couramment, il faut pouvoir jouer sa partie dans un trio; c'est alors qu'on s'amuse soi-même et qu'on amuse les autres. A bon entendeur, salut.

Je compte voir souvent Mlle Olga Tourguéneff à Saint-Pétersbourg. Je te donnerai de ses nouvelles. Mlle Fanny (63) est bien aimable de te dire tant de choses amicales; dis-lui que je l'en remercie de tout mon cœur. J'écirai à Mme Tourguéneff pour la remercier aussi de l'hospitalité qu'elle t'a donnée à Vert-Bois. Je suis très heureux de voir qu'on a de l'amitié pour toi; il faut tâcher de la mériter de plus en plus.

Embrasse de ma part tout le monde à commencer par Viardot; embrasse Didie spécialement et dis-lui que j'attends une lettre d'elle. Continue à m'écrire à Spasskoïé. A revoir au mois de mai, chère Paulinette.

Ton père,

I. TOURGUÉNEFF.

—
Spasskoïé, ce 11/23 octobre 1858.

Chère fillette, toutes tes lettres commencent par des plaintes : mais je t'assure que je t'écis plus souvent que tu ne le supposes, ou bien, peut-être, mes lettres ne te par-

(63) Fille de Nicolas Tourguéneff, oncle d'Ivan.

viennent-elles pas. Enfin que je t'écrive souvent ou rarement, il ne faut pas pour cela te mettre en tête que je t'oublie, que je ne t'aime plus, depuis que je suis dans *ma* Russie, etc... Tout cela, ce sont des folies; je t'ai prouvé que je t'aime et je te le prouverai encore. Tranquillise-toi, prends patience et travaille : tout le reste viendra à son heure.

Je te remercie beaucoup de ta grande lettre, quoiqu'elle soit toute émaillée de fautes d'orthographe et bien difficile à déchiffrer; mais ce n'est pas là-dessus que je veux te faire la guerre aujourd'hui, c'est sur autre chose.

J'ai trouvé dans ta lettre l'expression d'un défaut dont il faut que tu mettes tous tes soins à te corriger; je veux parler de ton excessive susceptibilité, qui peut te rendre boudeuse, aigrie, même ingrate. Mme Viardot a oublié de t'inviter à la promenade, voyez-vous la grande affaire! Ne crois-tu donc qu'elle n'ait pas de préoccupations, des soucis fort importants peut-être! Ne pourrait-elle pas avoir des mouvements d'humeur, malgré l'égalité parfaite de son caractère? Tu l'as déjà fait et tu te prépares des souffrances bien inutiles avec cette malheureuse susceptibilité, qui n'est que de l'amour-propre malade. Qui t'a donné le droit de parler du *dégoût* que Mme Viardot aurait eu pour toi? Ne sens-tu pas qu'il y a de l'ingratitude à lui supposer seulement un pareil sentiment pour toi, à elle, qui t'a toujours traitée en mère? Cette façon de se ravalier, de s'humilier n'est encore que de l'amour-propre.

Corrige-toi de ce vilain défaut, mon enfant, et sois persuadée que s'il y a fort peu de personnes qui vous aiment (et qu'on aime) véritablement, tout le monde est disposé à avoir de l'affection pour quiconque ne blesse et ne chagrine personne. Supposer les autres méchants, c'est avouer que l'on ne se sent pas bon soi-même. Tu t'es gâtée de gaieté de cœur tes vacances de 58, comme tu dis, à Courtavenel. Que ceci te serve de leçon (64).

En voilà une et bien longue, et qui te fera regretter peut-être de tant désirer d'avoir de mes lettres. Enfin j'ai dû le

(64) Aveuglé par son amour pour Mme Viardot, Tourguéneff commence à ne pas apprécier avec justesse la nature du sentiment de sa fille pour la grande Pauline.

faire, n'en parlons plus. Je dois te dire que j'ai été malade d'une fièvre que j'ai attrapée à la chasse; je suis guéri, mais je ne sors pas encore. Je quitte Spasskoïé dans quinze jours; je passe l'hiver à Saint-Petersbourg. Ecris-moi, jusqu'à nouvel ordre, à l'adresse suivante : « Saint-Petersbourg, Russie, à la Rédaction de la Revue *le Contemporain* pour remettre à M. I. Tourguéneff. » Il n'y a pas besoin de mettre l'adresse en russe. Je t'écirai dès mon arrivée à Petersbourg.

Tes promesses de bien travailler me remplissent de joie; fais en sorte qu'à mon retour à Paris tu puisses me jouer couramment une sonate de Beethoven, écrire une grande lettre sans l'ombre d'une faute, et surtout, n'être plus susceptible. C'est alors, pour le coup, que je me mettrai à t'aimer!

Cela n'empêche pas que je t'aime déjà beaucoup, mais beaucoup, à présent. Je te souhaite bonne santé et bon courage. Je t'embrasse bien fort et suis ton père qui t'aime.

I. TOURGUÉNEFF.

P. S. Mille amitiés à la famille Tourguéneff; mes respects à Mme Harang. Je te donnerai des nouvelles d'Olga Tourguéneff dès que j'en aurai moi-même (65).

—

Spasskoïé [même papier, même encre; fin 1858 ?].

Ma chère Paulinette,

Cette lettre te sera remise par M. Riedel, médecin du Prince Orloff, qui part demain pour Paris. Il a bien voulu se charger d'une somme de mille francs dont tu remettras 500 francs à Mme Harang, comme paiement de ce que tu lui dois et comme acompte de tes dépenses à venir, et tu garderas 200 francs pour ta toilette. Je t'assigne cinq cents francs par an pour ce dernier chapitre. J'espère que tu en auras assez et que tu ne feras pas de trop grandes dépenses. Si M. Viardot est à Paris (tu ne m'en dis pas un mot), tu lui diras tout cela pour qu'il sache à quoi s'en tenir, et tu lui expliqueras que si je ne lui

(65) Mlle Olga Tourguéneff, flirt passager d'Ivan en 1854 (dont nous avons parlé plus haut), future Mme Somoff, qui aimait beaucoup la petite Pauline, « laquelle lui rendait la pareille », et n'aimait pas du tout la grande Pauline, comme d'ailleurs toutes les amies de Tourguéneff, la comtesse Lambert, l'artiste Savina et autres.

ai pas envoyé cet argent, c'est que je ne savais pas où il se trouvait. Voici donc l'article *finances* arrangé; passons à d'autres :

Ta lettre est charmante, raisonnable et sans faute d'orthographe : elle m'a causé le plus grand plaisir. Il n'y a qu'une seule phrase que j'aurais voulu effacer. Tu me dis que tu regrettes d'avoir été franche avec moi (66). Mon enfant, il faut que nous nous disions toujours l'un à l'autre ce que nous avons sur le cœur. C'est le meilleur moyen de rester bons amis. J'ai pu exagérer tes torts et mes reproches, mais cela vaut mieux que faire de la diplomatie. Elle ne vaut jamais rien, et surtout entre nous. Ainsi, je t'en prie, écris-moi toujours avec la plus complète franchise. Je te répondrai de même, nous nous aimons bien, nous ne pouvons pas nous blesser, comme tu dis.

J'écrirai dès demain une lettre à Mme Tourguéneff pour la remercier pour ses bontés pour toi. Seulement je crois qu'il faut que je mette son adresse, car je ne crois pas qu'elle reste à la campagne à l'heure qu'il est.

Ce que tu me dis sur ton désir de te faire enseigner dans la religion grecque est parfaitement sensé; je me reproche de n'y avoir pas songé pendant que j'étais à Paris. Je crois que notre prêtre, M. Vassilieff, parle le français, c'est un excellent homme. Je parlerai à M. Tourguéneff dans la lettre que je vais lui écrire et dans laquelle je lui donnerai des nouvelles sur ce qui se passe ici à propos de l'émancipation des paysans. Mme Tourguéneff a eu parfaitement raison de te parler comme elle l'a fait (67), et cela prouve mieux que tout ce qu'elle a fait l'intérêt qu'elle te porte; je la remercie de tout mon cœur, et ne demande pas mieux que tu commences tes leçons dès à présent. Il te sera peut-être difficile d'aller régulièrement à l'église russe, tout cela sera définitivement arrangé au mois de mai, mais pourtant voyez ce qui peut se

(66) Toujours sur le chapitre Viardot.

(67) A propos de l'enseignement de la religion orthodoxe. Il écrira à la comtesse Elisabeth Lambert en 1860, en lui parlant de sa fille, Pauline: « Non seulement je ne lui ai pas enlevé Dieu, mais je vais avec elle à l'église [russe]. Je ne me serais jamais permis une telle atteinte à sa liberté, et si, moi-même, je ne suis pas chrétien — c'est ma propre affaire — ou, admettons, mon propre malheur. »

faire, ou plutôt tu feras ce que te dira Mme Tourguéneff. Je lui écrirai sans tarder.

Je suis à Pétersbourg depuis quatre jours, je ne sors pas de ma chambre, j'ai pris un peu froid, mais je vais mieux. Voici mon adresse : Saint-Pétersbourg, Grande Rue des Ecuries, Maison Weber, N° 34.

Ecris-moi le plus tôt, le plus longuement et le plus franchement que tu pourras. Porte-toi bien et travaille ferme.

Je t'embrasse de tout mon cœur et suis pour toujours ton père qui t'aime.

I. TOURGUÉNEFF.

Nous verrons dans une seconde partie de notre étude le déclanchement du deuxième drame de famille de Tourguéneff et la réconciliation avec Pauline.

E. SÉMÉNOFF.